

net, l'épisode relatif à Gauthier : " Je viens de réfléchir à tout ce qui précède. Certainement, je pourrais, sans grande difficulté, rendre la liberté au prisonnier. Certainement, l'idée m'a souri. Mais, en somme, ce serait me mêler d'une affaire grave et encourir inutilement une grande responsabilité. Donc, je m'en lave les mains. Donc le prisonnier mourra."

C'était la condamnation de Gauthier. Après avoir écrit cette conclusion, le sergent Frantz Schuller bourra sa longue pipe de porcelaine, s'alluma soigneusement, rangea le carnet dans son sac, mit un peu d'ordre dans son linge, puis le coucha, bien qu'on fût au milieu de l'après-midi. Mais le sergent aimait la position horizontale. Il y avait une heure, à peu près, qu'il était ainsi couché, quand un soldat vint lui dire quelques mots, la main au bétet. Une profonde surprise se peignit sur la physionomie de Schuller. De couché qu'il était il s'assit. Le soldat parti, Schuller tirait bouffées sur bouffées. On entendit bientôt un léger bruit dans l'escalier à jour qui conduisait chez le sergent. Ce n'était plus le pas d'un soldat et le craquement de la botte. C'était comme le froissement d'une robe. Et ce fut une femme qui parut, en effet : Lucienne. Elle était si tremblante qu'elle fut obligée de s'appuyer contre une des poutres qui soutenaient la toiture.

— Ponchu, matemoiselle, dit Schuller.

Elle murmura quelques mots de politesse, s'excusant, mais il ne les entendit pas, tellement elle les prononça bas indistinctement.

— Gu'est-ce qu'vous fulez, matemoiselle ?

Elle reprit courage. Vraiment Schuller n'avait pas l'air d'un méchant homme. Claudine, un jour, le lui avait dit en riant : " Ce n'est pas sa faute s'il est Allemand ! Il en est le premier puni !

— Monsieur, murmura Lucienne, c'est vous qui avez la garde du Français que vous avez fait prisonnier cette nuit.

— C'est moi, oui, matemoiselle.

— Êtes-vous fixé sur le sort qui l'attend ?

— Oui matemoiselle.

— Ah ! on va l'envoyer en Allemagne, comme les autres ?

— Oh ! non, matemoiselle, bas gomme les autres.

— Alors, on le retiendra prisonnier en France ?

— Oh ! non blus.

— Que va-t-on faire de lui ? dii-elle, l'angoisse au cœur.

— On fa le vusiller !

— Mon Dieu !

— Oui, c'est un grand malhaire, un très grand malhaire !

— Mais, c'est impossible, monsieur le sergent, impossible !

— Très bossible, matemoiselle, temain matin.

— On ne fusille pas les soldats !

— Le brisonnier c'est bas un soltat, c'est un cîfil. On le vusille gomme esbion.

— Monsieur le sergent, je le connais ce jeune homme.

— Ah ! Fus le gonnaissez, diens, diens !

— Je suis l'amie d'une jeune fille, qui l'aime profondément, qui attend la fin de la guerre pour se marier avec lui. Songez à son désespoir, monsieur le sergent, quand elle apprendra que son fiancé a été fusillé, quand elle apprendra qu'il n'e-t pas tombé comme un brave sur le champ de bataille, ce qui eût été une consolation à sa douleur, mais qu'il est mort de la mort des lâches et des traîtres ! Oh ! monsieur le sergent, vous avez peut-être une fiancée. Pensez-vous à son chagrin, si vous mouriez.

— Che n'ai bas de viancée, che suis marié.

— Eh bien, c'est la même chose. Vous aimez votre femme ?

— Che grois plen, gue ch'aime ma bonne femme Catherine.

— Et vous avez sans doute des enfants ?

— Drois, matemoiselle, drois, la bedide Anna, le petit Fritz, et le bedit Wilhem, che les atore dous les drois.

— Eh bien, monsieur le sergent, vous leur raconterez plus tard qu'une jeune fille est venue vous supplier de sauver un prisonnier.

— Che ne le beux bas !

— Et que vous avez refusé, et que le prison-

nier est mort, et que sa fiancée, désormais, quand elle priera pour lui, mêlera votre nom dans ses prières, mais pour vous maudire, mais pour que Dieu vous punisse à votre tour dans votre femme et dans vos enfants.

— Che ne le beux bas, fus tis-je, che ne le beux bas !

— Qui vous en empêche ?

— Le tevoir.

— Fusiller cet homme est une cruauté inutile. Votre devoir n'est pas de vous montrer cruel.

— La tiscipline !

— Vous direz donc plus tard à votre femme que le respect de la discipline vous a fait commettre un acte horrible. Croyez-vous que votre femme vous approuvera et vous en aimera davantage ?

— Allez foir les officiers.

— Ils n'ont pas d'entrailles. Ils n'ont que de la haine dans le cœur.

— Oh !

— Pas de cœur, vous dis-je ! N'est-ce pas eux qui ont ordonné l'exécution ?

— Et che tois opéir.

— Monsieur le sergent, je vous en supplie, ce serait si facile.

— Vacile ! Vacile !

— Ne le sauvez pas, soit, mais donnez-lui seulement une chance de salut. Ouvrez lui une des portes. S'il ne réussit pas à s'enfuir, c'est que Dieu l'aura condamné !

— Che ne beux bas ! La tiscipline !

— Je vous en prie, réfléchissez.

— La tiscipline !

Lucienne comprit qu'elle n'en obtiendrait rien de plus. Elle redescendit tout en larmes. Le sergent resta longtemps à rêver. Tout à coup, il se souvint qu'il fumait tout à l'heure. Il voulut tirer quelques bouffées. Mais sa pipe s'était éteinte.

— C'est la première fois te ma fie, dit-il en la rallumant.

Frantz Schuller fuma jusqu'au soir, ne s'interrompant qu'à des intervalles réguliers pour aller faire une ronde et relever des factionnaires. Il n'était pas de service ce jour-là. Le soir, il voulut s'endormir, mais il était inquiet. La visite de Lucienne avait troublé sa quiétude.

— C'est vrai, pourtant, se disait-il, je pourrais lui donner une chance de salut, à ce garçon ? Elle était bien gentille, la Française, en me parlant pour lui. Elle n'y aurait pas mis plus de chaleur s'il avait été question de son fiancé, à elle. Certainement, elle ne serait pas contente si elle apprenait ce qui va se passer. Les femmes ne comprennent rien à la discipline. Je ne suis pas responsable, moi, ce n'est pas moi qui l'ai condamner à mort, ce garçon !

Mais, après cela, il disait aussitôt : " Soit, mais c'est ma faute s'il est prisonnier. Et si Catherine n'est pas contente, c'est que je fais mal. Oui, je fais mal, mais la discipline. " Il réfléchit longuement. " Elle était bien gentille, la petite Française, répéta-t-il. Si ma bonne femme Catherine la connaissait, elle deviendrait son amie. " Il se tournait et retournait sur sa paillasse. Le sommeil ne venait pas. La nuit s'avancait. Il entendit minuit à l'église de Garches, que les obus n'avaient pas encore touchée à cette époque-là.

— Minuit ! dit-il. Le pauvre garçon n'a plus que six heures à vivre. Si j'étais à sa place, pourtant, comme elle serait triste, ma bonne Catherine, quand elle viendrait à apprendre ma mort ! Ne pouvant dormir, il ralluma sa pipe.

— Elle ne me dit pas de le sauver, pensa-t-il encore, elle me dit seulement de lui donner une chance de recouvrer la liberté. Et s'il n'en profite pas ou s'il échoue, c'est qu'il est écrit qu'il doit mourir. Alors, si je faisais cela, elle ne pourrait rien me reprocher, la petite Française, même la mort du beau garçon.

Il retourna cette idée longtemps dans sa cervelle. " Oui, c'est possible, cela. On peut essayer toujours. Je raconterai cela plus tard à ma bonne femme Catherine, et je suis bien sûr qu'elle m'embrassera plus fort. " Il se leva. Il descendit doucement l'échelle qui de son grenier conduisait au premier étage de la fabrique. Toutes les pièces de celle-ci étaient occupées par des soldats. On les entendait ronfler. En bas, la grande salle de la fabrique était encombrée de paillass-

ses, de bottes de paille, de matelas, et partout, au milieu, dans tous les coins, des Allemands ronflaient. Au bout de cette salle, une porte vitrée donnait sur la petite cour. Dans la cour, une porte ouvrait le cabinet où Gauthier était prisonnier. Pour s'enfuir par l'autre porte, donnant sur la campagne, il eût fallu tromper la surveillance des deux factionnaires. Impossible. Pour s'enfuir par la porte de la cour, il fallait traverser la salle encombrée de Prussiens, sans être vu, sans être entendu, sans être reconnu. Également impossible. Cependant, il y avait là une chance de salut, si fragile qu'elle fût. C'est celle-là que le sergent voulait lui offrir.

Et je n'aurai rien à me reprocher. Et Catherine sera contente. Mais la discipline, la discipline !

Il entra dans la salle et jeta un coup d'œil autour de lui. Point de lumière. Seulement la lune, pénétrant par les fenêtres, éclairait doucement tous ces corps étendus. Il se dirigea vers le fond, avec précaution.

— Wer da ? entendit-il, de-ci, de-là, prononcé par quelques soldats que son pied avait effleurés.

Un mot bref tranquillisait l'Allemand qui se rendormait. Au bout de la salle, il s'arrêta longtemps. Même il se coucha, faisant semblant de dormir, mais du coin de l'œil épiait ceux qui pouvaient le voir, dans la crainte d'être surpris. Les soldats les plus voisins dormaient et ronflaient. Les plus éloignés ne pouvaient le voir. Il ouvrit la porte avec précaution après avoir décroché, pendue à un clou, c'était lui qui l'avait placée là, la clef de la chambre du contremaître. Il se glissa dans la cour sur les genoux, introduisit la clef dans la serrure et tourna. La serrure mal graissée rendit un son plaintif. La porte était entre-bâillée. Il s'esquiva, se recoucha auprès des autres qui ne s'étaient pas réveillés et il attendit.

— Je lui ai donné la chance. A lui d'en profiter. Moi, je ne puis pas faire plus.

Gauthier, cette nuit-là, avait fini par s'endormir. Une espérance luisait dans son esprit ; " Puisque on me fait attendre si longtemps, c'est qu'on ne veut pas m'exécuter. " Alors, que veut-on de moi ? Je suppose qu'ils n'ont pas envie de m'engraisser à ne rien faire ? Dans le milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut. Il regarda autour de lui, ayant repris tout de suite le cours de ses idées, car il avait le sommeil très léger. " Quel est ce bruit ? murmura-t-il. Il me semble qu'on a voulu entrer chez moi. " Il regarda, prêta l'oreille. Puis rien. Il se souleva. Le silence régnait autour de lui. Au dehors seulement, la marche régulière et monotone des sentinelles. " C'est en rêve que j'ai entendu ce bruit ! " Il se recoucha, mais le sommeil, cette fois, ne vint pas. Alors il se releva et se mit à se promener dans la prison. Tout à coup, alors que sa promenade le ramène près de la porte de la cour, il s'arrête, stupéfait et penché la tête.

— Non, c'est trop fort ! murmura-t-il.

Il lui semble que la porte est entr'ouverte. Un peu de la lumière de la lune passe dans l'entrebâillement. Voilà ce qui l'a frappé, ce qui a attiré son attention. Il se rapproche, examine, croyant rêver toujours. " C'est pourtant vrai. Je suis bien réveillé. " Et il pousse doucement la porte qui s'ouvre davantage. Il se dit que probablement quelques soldats va entrer, qu'on se dispose sans doute à venir le chercher, que l'on va l'exécuter. Et il attend. Mais son cœur bat avec force. Devant les fusils menaçant sa poitrine, il serait resté calme, devant cet espoir de liberté, il tremble comme un enfant. Après avoir attendu longtemps, l'espoir devient certitude. " Allons, se dit-il, la porte est ouverte, il faut en profiter. " Seulement l'heure est venue de changer les factionnaires dehors. Il patiente encore quelques minutes et il affecte même de se promener devant la fenêtre grillée, afin de se montrer aux sentinelles montantes, dans le cas où fantaisie leur aurait pris de s'assurer que le prisonnier était là. Ensuite il se glisse dans la cour. La clef est sur la porte, il referme celle-ci, emporte la clef, ouvre avec d'innombrables précautions la porte vitrée qui donne sur la grande salle de la fabrique. Il se trouve au milieu des soldats allemands qui dorment et ronflent. Une odeur fade, écœu-